

— Aide, Seigneur! qui te connaît, mon Père,
Sait qu'en tous lieux ton secours est certain.
Ma chère enfant, pour calmer ta misère,
Approche-toi du sacrement divin.
— Ma mère, il n'est, pour éteindre ma flamme,
Ni sacrement ni remède ici-bas;
Nul sacrement ne peut rappeler l'âme
D'un bien-aimé, victime du trépas!

— Ecoute, enfant! ne pourrais-tu se faire
Que le perfide eût abjuré sa foi,
Pour épouser une femme étrangère,
Et qu'en Bohême il vécût sous sa loi?...
Crois-moi, renonce au cœur de ce parjure;
Il paiera cher tant de déloyauté!
Au jour fatal, Dieu, vengeur de l'injure,
Saura punir son infidélité!
— Oh! c'en est fait! Wilhelm est mort, ma mère!
Il est perdu, oui, perdu dans le tourbillon;
Je n'ai plus d'espoir sur la terre;
Périsse l'heure où je reçus le jour!
Mort! frappe-moi, brise mon existence,
Que mon nom soit à jamais oublié!
Jouis, ô Dieu! jouis de ma souffrance;
Malheur à moi! tu n'as point de pitié!

— Pardon, Seigneur! oh! puisse ta justice
Ne pas juger ton enfant aujourd'hui!
De ses transports son cœur n'est point complice;
Pitié pour elle! ô Dieu! pardonne-lui!
Ma fille, oublie enfin ta peine amère,
Songe à Dieu seul, au salut éternel;
Si ton amour est trahi sur la terre,
Eh! n'as-tu pas un époux dans le ciel?

— Laissons, ma mère, un salut chimérique!
Eh! que m'importe un époux dans les cieux!
Wilhelm, Wilhelm est mon bonheur unique;
Vivre sans lui, c'est l'enfer à mes yeux!
C'en est fait, viens, viens, ô Mort! je t'appelle;
Eteins mes jours dans l'horreur et l'effroi!
Je ne veux point de la vie éternelle;
O cher Wilhelm, je n'en veux point sans toi!

Rien ne calmait son désespoir extrême;
Son sang brûlait par la fièvre irrité;
Sa bouche impie exhalait le blasphème
Et s'attaquait à la Divinité.
La pauvre enfant, défaite, échevelée,
Meurtre sur son sein, versa des pleurs amers,
Jusqu'au moment où la nuit étoilée
Dans le sommeil vint plonger l'univers.

Chut!... au dehors quels pas se font entendre?
C'est un coursier qui s'approche au grand trot.
Un cavalier, bruyamment, vient descendre
Près du perron et le monte aussitôt.
Que vient-il faire à cette heure avancée?
Chut!... écoute!... il sonne à petits coups;
Puis entend une voix oppressée
Jeter ces mots à travers les verrous:

« Holà! holà! viens, ouvre-moi, ma belle!
Dors-tu? répons, c'est moi, ton fiancé!
Ton cœur m'est-il toujours resté fidèle?
Lève-toi vite!... Ouvre, je suis pressé!
— Oh! cher Wilhelm! se peut-il? est-ce un rêve?
Est-ce bien toi?... Je te croyais perdu!
J'ai bien souffert, mais ta voix me relève...
Pourquoi si tard?... Mon ami, d'où viens-tu?

— Minuit pour nous est l'heure de la route;
Il m'a fallu braver le chevalier!
Je viens de loin, de la Bohême... Ecoute!
Il faut me suivre, et je viens te chercher.
— Entre d'abord, cher Wilhelm, je t'en prie;
Le vent du nord siffle dans les boulevards;
Viens te chauffer auprès de ton amie,
Viens dans mes bras, viens goûter le repos?

— Laisse siffler le vent du nord, ma bonne!
Mon cheval noir se démène et hennit,
Et l'on entend l'éperon qui résonne!
Dépêchons-nous! tout ici me trahit.
Chausse-toi vite, allons, suis-moi, ma chère!
Viens, monte en croupe et parlons à l'instant,
Car nous avons bien cent milles à faire,
Pour arriver au lieu qui nous attend.

— Quoi! tu voudrais m'emmener tout à l'heure
Et cette nuit faire un si long chemin?
Déjà la cloche a sonné l'onzième heure;
N'entends-tu pas vibrer encor l'airain?
— Lénore, vois! la lune nous éclaire;
Nous et les morts nous voyageons bon train.
Si loin que soit notre asile, ma chère,
Nous l'atteindrons, je gage, avant demain.

— Dis-moi, Wilhelm, où donc est ta chambrette?
— Bien loin d'ici! — Comment est fait ton lit?
— Six ais cloués composent ma couchette,
En un lieu frais, silencieux, petit...
— Puis-je y loger? — Oh! deux y trouvent place;
Viens, bâtons-nous, prends ton élan, voyons!
Des convives l'attente enfin se lasso,
La chambre est prête, amie, allons, partons!

A peine il dit, que Lénore s'avance;
Un doux frisson l'agite en ce moment;
Sur le coursier, légère, elle s'élance;
Ses bras de tis étreignent son amant.
Au grand galop ils volent hors d'haléine;
Le feu jaillit et brille sous leurs pas;
A bonds forcés le coursier fend la plaine,
Et du gravier lance au loin les éclats...

A leurs regards, dans ce foudroyant voyage,
Tout semblait fuir, prés, champs, vastes forêts;
Les ponts tonnaient, tonnaient sous leur passage;
Pour eux les monts abaissaient leurs sommets.
— M'amie a peur? Vois! la lune rayonne;
Courons, hurrah! tout cède à nos efforts!
Les morts vont vite! en as-tu peur, ma bonne?
— Non, mon ami; mais laisse en paix les morts!

— Quel bruit là-bas, quels chants dans les ténèbres?
Vois! dans les airs tournoient ces corbeaux;
J'entends le glas!... j'entends ces mots funèbres:
« Portons le corps dans les champs du repos... »
Lors un convoi s'approche et se déroule,
Cercoeur en tête à sombres ornements.
Les chants confus et plaintifs de la foule
Semblaient former de sours croassements...

— Après minuit mettez le corps en terre!
Ces voix chantaient et le glas répétait!
J'emporte ici la femme qui m'est chère;
Suivez-moi tous au festin nuptial...
Viens, sacristain! viens réciter l'office,
Fais chanter l'hymne et ronfler le serpent.
Toi, prêtre! viens, que ta voix nous unisse!
Le temps nous presse; au gîte on nous attend.

A cet appel, plus de glas, de cantique;
Le noir cercoeur a disparu sans bruit,
Et sur-le-champ le convoi fantastique
Rejoint le couple et bravement le suit...
Au grand galop ils volent hors d'haléine;
Le feu jaillit et brille sous leurs pas;
A bonds forcés le coursier fend la plaine,
Et du gravier lance au loin les éclats.

De tous côtés, dans leur foudroyant voyage,
Les monts, les bois, les hameaux, les cités,
Confusément s'envolaient au passage.
Et comme un trait sort d'un emporté...
— M'amie a peur?... Vois! la lune rayonne;
Courons, hurrah! tout cède à nos efforts!
Les morts vont vite! en as-tu peur, ma bonne?
— Ah! laisse donc, laisse en repos les morts!

— Mais devant nous quelle plaisante scène!
Au clair de lune aperçois-tu là-bas
Sous les gibets la gent aérienne,
Qui danse en rond et qui prend ses ébats?...
— Ah çà! venez, enfants de la potence!
Rire à ma noce et gambader au bal;
Venez! venez! vous ouvrirez la danse,
Et nous suivrez jusqu'au lit nuptial!

Il dit. La bande accourt, les environne
A flots bruyants, ainsi que dans les bois
La feuille sèche, en sifflant, tourbillonne,
Quand tous les vents mugissent à la fois.
Au grand galop ils volent hors d'haléine;
Le feu jaillit et brille sous leurs pas;
A bonds forcés le coursier fend la plaine,
Et du gravier lance au loin les éclats.

Dans leur essor, à peine ils touchent terre;
Tout disparaît et s'envole à leurs yeux,
Et les objets qu'au loin la lune éclaire,
Et les flambeaux de la voûte des cieux.
— M'amie a peur?... Vois! la lune rayonne;
Courons, hurrah! tout cède à nos efforts!
Les morts vont vite! en as-tu peur, ma bonne?
— De grâce, ami, laisse en repos les morts!

— Ça! mon coursier, le coq se fait entendre;
Je sens déjà la fraîcheur du matin;
Courage, allons! ne te fais pas attendre;
Le sablier va tirer à sa fin...
Nous voici donc au terme du voyage!
Les trépassés vont d'un train sans égal;
Il est fini, notre pèlerinage;
Je vois s'ouvrir notre lit nuptial!

Disant ces mots, il vole à tout bride
Vers une grille à deux vastes battants;
De sa houssine il frappe un coup rapide,
Et les verrous tombent obéissants.
Avec fracas la double porte s'ouvre;
D'un bond subit les voilà dans l'enclos.
Au clair de lune, autour d'eux se découvre
Un vaste champ de croix et de tombeaux.

Mais tout à coup, ciel! comment le redire?
La scène change... Oh! quel prodige affreux!
Du cavalier le manteau se déchire,
Et, comme une, tombe en flocons poudreux...
Wilhelm n'est plus qu'un objet d'épouvante,
Un blanc squelette assis sur son coursier;
Il est armé d'une faux menaçante,
Et tient en main le fatal sablier.

Le coursier noir en frémissant se dresse,
De ses naseaux un trait de feu jaillit;
La terre tremble et sous ses pieds s'affaisse;
Soudain le sol s'entr'ouvre et l'engloutit...
Des hurlements descendent de la nue;
Et des tombeaux s'élève un long soupir.
Lénore lutte, et par la mort vaincue,
Ferme les yeux pour ne plus les ouvrir.

Puis les esprits dansèrent autour d'elle,
Au clair de lune en se tenant la main.
Et pour finir la ronde solennelle,
Tous d'une voix hurlèrent ce refrain:
« Quand la douleur vient accabler ta vie,
Régénère-toi, n'accoue point le ciel!
Ton âme enfin du corps est affranchie;
Que la pitié désarme l'Eternel!

Traduction de M. P. LÉH.

M. E. Deschamps a écrit sur cette célèbre ballade une imitation que nous donnons ici:

LE SPECTRE.
Allons, flambez, torches fatales!
Broyants démons, peuplez les salles!
Grincez, frappez, aigres cymbales!
Mugissez tous, clairons de fer!
Sombre galop, ruez-vous dans la fête;
Plus fort, plus fort!... Et comme la tempête!
Il est minuit: sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin le bal d'enfer!

Vois, je suis Mendoc...
Ne tremble pas ainsi,
C'est ta nuit de nocce.
C'est donc la mienne aussi.

Tournons et bondissons!... N'es-tu pas bien heureuse,
Ma Lénore, si près de moi?

LA MARIÉE.
Comment! toi là! toi, mort!... Mendoc!... Nuit
Cette voix funèbre!... Tais-toi! [affreuse!]

LE SPECTRE.
Jamais!
Allons, flambez, torches fatales!
Broyants démons, peuplez les salles!
Grincez, frappez, aigres cymbales!
Mugissez tous, clairons de fer!
Sombre galop, ruez-vous dans la fête!
Plus fort, plus fort!... Et comme la tempête!
Il est minuit: sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin le bal d'enfer!

Tu m'as dit: « Je t'aime,
La mort n'y fera rien... »
J'en fis vœu de même;
Je viens prendre mon bien.

Tournons et bondissons!... Prends mon anneau, cher
Et qu'un baiser m'unisse à toi!... [ange!]

LA MARIÉE.
Ton bras me glace... Dieu! ma raison se dérange!
Mon cœur se brise... Ah! lâche-moi!

LE SPECTRE.
Jamais!
Allons, flambez, torches fatales!
Broyants démons, peuplez les salles!
Grincez, frappez, aigres cymbales!
Mugissez tous, clairons de fer!
Sombre galop, ruez-vous dans la fête!
Plus fort, plus fort!... Et comme la tempête!
Il est minuit: sans qu'on s'arrête,
Jusqu'au matin le bal d'enfer!

Mais quel est ce conte
Qu'ils disent ton mari?
Dis-leur donc sans honte.
Mendoc est mon cheri.

Tournons et bondissons! la lune nous invite...
Viens dans les champs, suis ton époux!

LA MARIÉE.
Je n'y vois plus!... Je m'égare!... Ciel! où vas-tu si
Quand donc nous arrêterons-nous? [vite?]

LE SPECTRE.
Jamais!
D'hors, dehors! torches fatales!

Broyants démons, quittez les salles!
Grincez toujours, sonnez, cymbales!
Et vous aussi, clairons de fer!
Roulez, galop! roulez, folle tempête!
J'entends le coq!... Allons, sans qu'on s'arrête,
Allons! c'est là-bas notre fête,
La-bas, les noces de l'enfer!!!

Passons maintenant à l'analyse de quelques autres ballades de Bürger;

LE CHASSEUR FÉROCE.

Une légende que la superstition accrédite
encore aujourd'hui en Allemagne a fourni à
Bürger le sujet de cette ballade. Bien souvent
dans les nuits sombres on entend dans les airs
les aboiements d'une meute furieuse, le son
des cors et les cris des chasseurs, c'est le
chasseur féroce qui passe, dit-on; voici com-
ment Bürger a dramatisé, dans la forme la plus
poétique, l'origine de cette croyance. Un noble
comte, malgré la solennité du dimanche, part
pour la chasse avec ses valets et sa meute.
A peine a-t-il quitté son château qu'un che-
valier avec une tunique blanche arrive au
grand galop et, se plaçant à sa droite, le con-
jure de ne pas profaner le jour du Seigneur;
mais un autre chevalier, revêtu d'une armure
noire, a pris la gauche du comte, et lui fait
honte de se soumettre à ce qu'il appelle des
préjugés de vieillard et de bonne femme. Le
comte n'est que trop disposé à céder aux mau-
vaises inspirations, et quand il a fait lever un
magnifique cerf, il ne respecte plus, dans la
poursuite furieuse qu'il donne à la bête, ni
hommes ni moissons. Il arrive à un champ de
blé, l'unique fortune d'un pauvre laboureur;
celui-ci se jette à genoux devant le cheval du
chasseur et le supplie de ne pas dévaster son
champ. Le chevalier à la tunique blanche se
joint à lui pour implorer la pitié du comte, mais
le sombre compagnon de sa gauche prend en-
core le dessus avec ses railleries, et la récolte
du pauvre, sa seule ressource, est saccagée
complètement. Il en arrive de même à un trou-
peau de bœufs et de moutons, toute la richesse
d'un village; les bêtes et le berger sont massacrés.
Enfin le cerf poursuivi se réfugie dans la
cabane d'un vieil ermite; le saint homme sup-
pliant demande grâce pour la bête; les deux
chevaliers s'en mêlent pour la troisième fois,
pour la dernière fois, dit le bon ange du comte,
qui n'était autre que le cavalier de droite. Le
chasseur, enivré de sang, n'écoute plus rien,
il fond sur l'ermite, le glaive levé; mais voilà
que tout disparaît devant lui. Il ne voit plus ni
cabane, ni ermite, ni chevaliers, ni meute, ni
chasseurs; il est seul au milieu de la forêt et
le ciel s'obscurcit. Une terreur mortelle le sai-
sit, il ne peut ni avancer, ni reculer; et, cloué
à cette place, il entend une voix formidable pro-
noncer sur lui un arrêt terrible, qui le condamne
à la chasse l'éternité durant. Désormais ce sera
lui le poursuivi, et les chasseurs seront tous
les monstres de l'enfer déchaînés à sa suite,
et pour qu'il ait ce spectacle horrible éternelle-
ment devant les yeux, une main gigantesque
lui a saisi le cou et lui a retourné la tête. Il
verra donc ces furies toujours près de l'at-
teindre, et toujours en fuyant devant elles, il
éprouvera les mêmes angoisses. Et à peine la
voix a-t-elle parlé, que la chasse infernale
commence. La passion du chasseur est peinte
de main de maître; dans l'enivrement de sa
force, il arrive jusqu'au crime. Les deux che-
valiers, son bon et son mauvais génie, répètent,
comme les oracles de l'antiquité, toujours la
même formule, et ce procédé n'est pas sans pro-
duire un grand effet. On dirait qu'on sent mieux
toute leur puissance mystérieuse et leur supé-
riorité surnaturelle, grâce à ces paroles qu'une
inflexible nécessité semble avoir coulées dans
un moule inaltérable. La description enfin de
la solitude qui environne tout à coup le comte
donne le frisson au lecteur le plus insensible.
On pourrait dire d'une pareille ballade ce que
Boileau, dans son *Art poétique*, disait d'un son-
net bien fait: cela vaut tout un poème épique.

LE CHANT DE LA CLOCHE.

Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango.

Le moule d'argile est encore plongé et
scellé dans la terre; aujourd'hui, la cloche
doit être faite. A l'œuvre, compagnons, cou-
rage! la sueur doit ruisseler du front brûlant.
L'œuvre doit honorer le maître; mais il faut
que la bénédiction vienne d'en haut.
Il convient de mêler des paroles sérieuses
à l'œuvre sérieuse que nous préparons; le
travail que de sages paroles accompagnent
s'exécute gaiement. Considérons gravement
ce que produira notre faible pouvoir; car il
faut mépriser l'homme sans intelligence qui
ne réfléchit pas aux entreprises qu'il veut
accomplir. C'est pour méditer dans son cœur
sur le travail que sa main exécute que la
pensée a été donnée à l'homme: c'est là ce
qui l'honore.

Prenez du bois de sapin; choisissez des
branches sèches, afin que la flamme plus
vive se précipite dans le conduit. Quand le
cuivre bouillonnait, mêlez-y promptement
l'étain, pour opérer un sûr et habile alliage.
La cloche que nous formons à l'aide du feu,
dans le sein de la terre, attestera notre tra-
vail au sommet de la tour élevée. Elle son-
nera pendant de longues années; bien des
hommes l'entendront retentir à leurs oreilles,
pleurer avec les affligés et s'unir aux prières
des fidèles. Tout ce que le sort changeant jette
parmi les enfants de la terre montera vers
cette couronne de métal et les fera vibrer au
loin.

Je vois jaillir des bulles blanches. Bien! la
masse est en fusion. Laissons-la se pénétrer
du sel de la cendre qui hâtera sa fluidité. Que
le mélange soit pur d'écume, afin que la voix
du métal poli retentisse pleine et sonore; car,
la cloche saluée avec l'accent solennel de la
joie l'enfant bien-aimé à son entrée dans la
vie, lorsqu'il arrive plongé dans le sommeil.
Les heures joyeuses et sombres de sa desti-
née sont encore cachées pour lui dans les
voiles du temps; l'amour de sa mère veille
avec de tendres soins sur son matin doré;
mais les années fuient, rapides comme la
flèche. L'enfant se sépare fièrement de la
jeune fille; il se précipite avec impétuosité
dans le courant de la vie, il parcourt le monde
avec le bâton de voyage et rentre étranger au
foyer paternel, et il voit devant lui la jeune
fille charmante dans l'éclat de sa fraîcheur,
avec son regard pudique, son visage timide,
pareille à une image du ciel. Alors un vague
désir, un désir sans nom, saisit l'âme du jeune
homme; il erre dans la solitude, fuyant les
réunions tumultueuses de ses frères et pleu-
rant à l'écart. Il suit, en rougissant, les traces
de celle qui lui est apparue, heureuse de son
sourire, cherchant pour la purer les plus
belles fleurs du vallôn. Oh! tendre désir, heu-
reux espoir, jour doré du premier amour! les
yeux alors voient le ciel ouvert; le cœur nage
dans la félicité. Oh! que ne fleurit-il à tout
jamais, l'heureux temps du jeune amour!

LE CHANSON DU BRAVE HOMME.

Le chant raconte l'action héroïque d'un pau-
vre paysan qui sauve une famille dans une
inondation. La neige fond sur les montagnes,
le fleuve grossit et monte. Sur des piliers mas-
sifs s'élève un pont de pierre, au milieu est une
maisonnette où habitent le gardien, sa femme
et son enfant. La destruction menace la mai-
son. Dieu du ciel, ayez pitié d'eux! Un noble
comte arrive au grand galop: « Deux cents
pistolets à qui sauve ces malheureux. » Voici
venir un paysan; il écoute le comte, regarde
le péril et hardiment, au nom de Dieu, saute
dans une barque. La malheureuse famille est
sauvée, mais le brave homme refuse l'or du
comte. Ce récit est d'un intérêt saisissant,
il semble que nous sommes spectateurs, et la
sueur coule sur nos fronts comme sur le front
des témoins de cette scène.

LA FILLE DU PASTEUR.

Une jeune personne séduite par un grand
seigneur, voilà tout le thème de la *fillette du*
pasteur de Taubenheim. Mais quel talent dans la
peinture de chaque phase de la séduction! C'est
encore le flot, qui monte et monte tou-
jours, prend les proportions les plus tragiques.
Chaque vers augmente l'effet, qui grandit jus-
qu'au dénouement. Bürger n'a pas toujours
cherché à exciter la terreur; quelques-unes de
ses ballades sont même écrites sur un ton
quelque peu goguenard et trivial. En général

ses poésies manquent d'élévation, et il s'appe-
santit trop souvent sur les descriptions, genre
dans lequel il excelle. Son style brille par la
clarté, l'énergie et une élégance naturelle, bien
qu'elle soit le fruit du travail, et toutes les
qualités propres à rendre un poète populaire.

De tous les poètes allemands, Schiller est
celui que nous sentons le mieux, car il faut
désespérer de rendre jamais dans notre langue
les beautés propres à l'idiome souple et pro-
fond de la Germanie. Mme de Staël a essayé,
dans son livre de l'*Allemagne*, de donner une
idée de l'impression que produisit sur elle la
lecture de la *Cloche*, qu'elle déclare intradui-
sible. M. E. Deschamps l'a essayé cependant.
Nous mettrons plus loin nos lecteurs à même
de juger jusqu'à quel point il a réussi. Le chant
de la *Cloche* est une revue poétique des prin-
cipales phases de la vie humaine, telles que la
naissance, le mariage, etc., solennisées par la
voix de la cloche; il se divise en deux parties:
dans l'une, on assiste à l'opération de la fonte,
et toute l'habileté du poète se révèle dans le
talent d'imitation, dans ce qu'on appelle l'onom-
atopée; mais qu'on n'aille pas croire à une
puérile imitation de sons, c'est dans la pensée
que se fait ce curieux travail. Analyser une
telle sensation est presque impossible. La se-
conde partie nous fait assister à toutes les
grandes scènes de la vie dans lesquelles la
cloche va jouer un rôle solennel: la naissance,
le mariage, la mort; puis l'incendie et l'émeute;
enfin toutes les circonstances qui datent dans
la vie de l'homme. On pressent quel parti un
poète comme Schiller a pu tirer de ces images,
dans une langue si maniable, si pittoresque et
si énergique.

LE CHANT DE LA CLOCHE.

Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango.

Le moule d'argile est encore plongé et
scellé dans la terre; aujourd'hui, la cloche
doit être faite. A l'œuvre, compagnons, cou-
rage! la sueur doit ruisseler du front brûlant.
L'œuvre doit honorer le maître; mais il faut
que la bénédiction vienne d'en haut.
Il convient de mêler des paroles sérieuses
à l'œuvre sérieuse que nous préparons; le
travail que de sages paroles accompagnent
s'exécute gaiement. Considérons gravement
ce que produira notre faible pouvoir; car il
faut mépriser l'homme sans intelligence qui
ne réfléchit pas aux entreprises qu'il veut
accomplir. C'est pour méditer dans son cœur
sur le travail que sa main exécute que la
pensée a été donnée à l'homme: c'est là ce
qui l'honore.

Prenez du bois de sapin; choisissez des
branches sèches, afin que la flamme plus
vive se précipite dans le conduit. Quand le
cuivre bouillonnait, mêlez-y promptement
l'étain, pour opérer un sûr et habile alliage.
La cloche que nous formons à l'aide du feu,
dans le sein de la terre, attestera notre tra-
vail au sommet de la tour élevée. Elle son-
nera pendant de longues années; bien des
hommes l'entendront retentir à leurs oreilles,
pleurer avec les affligés et s'unir aux prières
des fidèles. Tout ce que le sort changeant jette
parmi les enfants de la terre montera vers
cette couronne de métal et les fera vibrer au
loin.

Je vois jaillir des bulles blanches. Bien! la
masse est en fusion. Laissons-la se pénétrer
du sel de la cendre qui hâtera sa fluidité. Que
le mélange soit pur d'écume, afin que la voix
du métal poli retentisse pleine et sonore; car,
la cloche saluée avec l'accent solennel de la
joie l'enfant bien-aimé à son entrée dans la
vie, lorsqu'il arrive plongé dans le sommeil.
Les heures joyeuses et sombres de sa desti-
née sont encore cachées pour lui dans les
voiles du temps; l'amour de sa mère veille
avec de tendres soins sur son matin doré;
mais les années fuient, rapides comme la
flèche. L'enfant se sépare fièrement de la
jeune fille; il se précipite avec impétuosité
dans le courant de la vie, il parcourt le monde
avec le bâton de voyage et rentre étranger au
foyer paternel, et il voit devant lui la jeune
fille charmante dans l'éclat de sa fraîcheur,
avec son regard pudique, son visage timide,
pareille à une image du ciel. Alors un vague
désir, un désir sans nom, saisit l'âme du jeune
homme; il erre dans la solitude, fuyant les
réunions tumultueuses de ses frères et pleu-
rant à l'écart. Il suit, en rougissant, les traces
de celle qui lui est apparue, heureuse de son
sourire, cherchant pour la purer les plus
belles fleurs du vallôn. Oh! tendre désir, heu-
reux espoir, jour doré du premier amour! les
yeux alors voient le ciel ouvert; le cœur nage
dans la félicité. Oh! que ne fleurit-il à tout
jamais, l'heureux temps du jeune amour!

Comme les tubes bruisent déjà! J'y plonge
cette baguette: si nous la voyons vitrifier, il
sera temps de couler le métal. Maintenant,
compagnons, alerte! Examinez le mélange et
voyez si, pour former un alliage parfait, le
métal doux est uni au métal fort.

Car de l'alliance de la douceur avec la force,
de la sévérité avec la tendresse, il résulte la
bonne harmonie. C'est pourquoi ceux qui s'unis-
sent à tout jamais doivent s'assurer si le
cœur répond au cœur. Courte est l'illusion,
long est le repentir. La couronne virgine se
marie avec grâce aux cheveux de la fiancée,
quand les cloches argentines de l'église invi-
tent aux fêtes nuptiales. Hélas! la plus belle
solennité de la vie marque le terme du prin-